

La Maternelle

Nouvelle traduite de l'américain par Pierre-Paul Durastanti.

IL PARTIT SE PROMENER au petit matin, avant le lever du soleil. Il dépassa la vieille étable à l'abandon qui tombait en ruines, traversa le ruisseau et gravit le pré en pente où on s'enfonçait jusqu'à la cheville dans l'herbe et les fleurs d'été. Le monde était humide de rosée et la fraîcheur de la nuit s'attardait dans l'air.

Il sortait ainsi à l'aube parce qu'il n'avait peut-être plus guère de matins en réserve ; à tout moment, la souffrance risquait bien de le terrasser. Mais il était prêt — cela faisait longtemps qu'il se préparait.

Il allait d'un pas tranquille. Chaque balade pouvait être la dernière et il entendait en profiter, sans rien perdre des roses des prés aux joues striées de larmes de rosée ni des matines des oiseaux dans les buissons qui bordaient les fossés.

Il découvrit la machine le long du sentier, près du fourré au sommet du ravin. Sa présence l'agaça, au premier regard, car elle n'avait rien à faire là et il n'avait plus de place dans sa tête ni dans son cœur pour l'incongru. Ce qu'il était venu chercher sur cette ferme désertée, c'était le banal, la solidité des choses terrestres et de l'existence, un lieu de son choix où faire face à la fin.

Il s'immobilisa sur le chemin pour observer l'étrange objet ; les roses, la rosée, les chants d'oiseaux, tout cela le quittait, pour le laisser seul face à cette chose posée près du sentier, qui n'évoquait rien tant qu'un évadé d'un magasin d'appareils ménagers. Mais, à mesure qu'il la regardait, il notait des différences. En fin de compte, elle n'avait rien de commun avec tout ce qu'il avait pu voir ou dont il avait pu entendre parler : de toute évidence, il ne s'agissait pas d'un lave-linge vagabond ni d'un déshumidificateur délinquant.

Car elle brillait — et non pas du lustre de la porcelaine ou du métal, mais d'un éclat traversant le matériau inconnu qui

la composait. Sous un certain angle, on avait l'impression de voir à l'intérieur, quoique trop vaguement pour discerner ses entrailles. Elle se présentait comme un parallélépipède d'environ un mètre vingt de long sur un de large et quatre-vingt centimètres de haut qui n'arborait ni interrupteur, ni bouton, ni cadran ; cela suggérait qu'on n'était pas censé la démarrer ni la régler.

Il s'approcha, se pencha, et laissa courir sa main sur le haut de l'objet sans se demander ce qui lui inspirait cette réaction, même s'il songea, un peu tard, qu'il aurait sans doute dû se retenir. Mais ce devait être sans danger, car il ne se passa rien — dans un premier temps. Le métal, ou le matériau évoquant le métal, était lisse sous la paume et son poli semblait abriter une terrible dureté ainsi qu'une force effrayante.

Il retira sa main, se redressa et recula d'un pas.

La machine émit un unique cliquetis, comme par choix — comme pour attirer l'attention, prouver sa nature et indiquer qu'elle possédait une fonction et entendait l'accomplir avec autant d'efficacité que de discrétion. Telle fut du moins la nette impression qu'il en retira.

Puis elle pondit un œuf.

Par la suite, quand il y réfléchirait, il ne pourrait jamais s'expliquer pour quelle raison l'événement lui était apparu de la sorte.

Mais il lui apparut qu'elle avait pondu un œuf, sous la forme d'un morceau de jade veiné de blanc et sculpté avec un sens du détail exquis qui confinait au symbolisme le plus radical.

Il resta là, à admirer ce jade, fasciné par la beauté de la pierre et par le savoir-faire avec lequel on l'avait taillée au point d'en oublier comment elle s'était matérialisée. C'était la plus belle pièce qu'il ait jamais vue, il devait l'admettre, et il savait avec certitude quelle texture elle aurait sous son doigt et quelle expertise un examen attentif de sa sculpture révélerait.

Il se pencha, la cueillit au creux de sa paume, la compara aux pièces qu'il avait pu voir et toucher durant ses années au musée. Mais ce jour-là, avec ce jade dans les mains, le musée lui parut brumeux, lointain, même s'il l'avait quitté depuis trois mois à peine.

« Merci », dit-il à la machine. L'instant d'après, il songea que c'était là le comble de l'absurdité. Parler à une machine comme s'il s'agissait d'une personne !

Elle gisait là, sans cliqueter, ni remuer, ni pondre.

Il finit par s'en retourner à la vieille ferme sur le versant opposé, au-dessus de l'étable abandonnée.

Dans la cuisine, il posa le jade au centre de la table, où il pourrait le voir tout en effectuant ses tâches. Il alluma le feu dans le fourneau et l'alimenta à l'aide de bûchettes fendues, pour vite obtenir de la chaleur. Il mit la bouilloire à chauffer avant de sortir une assiette et un couvert du placard. Il fit frire du bacon, l'épongea sur une serviette en papier et cassa ses derniers œufs dans la poêle.

Tout en mangeant, il contempla le jade posé devant lui, admira sa texture, s'efforça d'élucider le symbolisme de sa sculpture et se demanda combien l'objet pouvait valoir. Une fortune, sans doute — mais, de ces diverses considérations, c'était la moins importante.

La sculpture le laissait perplexe. Elle ne relevait d'aucune tradition qu'il connaisse. Ce qu'elle pouvait représenter lui échappait. Pourtant, elle possédait une beauté, une force, un caractère qui l'identifiaient comme le produit d'une culture très évoluée, et non comme l'équivalent en trois dimensions d'un gribouillis.

Il n'entendit pas la jeune femme gravir les marches du perron et traverser la véranda. Il ne s'aperçut de sa présence qu'au moment où elle tapa au jambage de la porte. Levant les yeux du jade, il la vit debout sur le seuil de la cuisine et, comble du ridicule, il l'admira dans les mêmes termes que l'œuvre d'art posée devant lui.

Le jade était vert et froid, elle était blanche et pimpante, mais ses yeux avaient la douceur de cette pierre magnifique, sauf qu'ils étaient bleus.

« Bonjour, monsieur Chaye, dit-elle.

– Bonjour », répondit-il.

C'était Mary Mallet, la sœur de Johnny.

« Johnny est allé pêcher, reprit-elle. Avec le petit Smith. Alors je vous ai apporté le lait et les œufs.

– Vous m’en voyez ravi, dit Peter Chaye, mais vous n’aviez pas besoin de vous donner cette peine. J’aurais pu passer plus tard. Ça m’aurait fait du bien. »

Il regretta aussitôt sa dernière phrase, car cette pensée lui revenait trop souvent ces derniers temps — qu’effectuer ou se retenir d’effectuer tel acte lui ferait du bien, alors qu’en réalité rien ne pouvait l’aider. À tout le moins, les médecins avaient été clairs sur ce point.

Il accepta le lait et les œufs, l’invita à entrer et alla ranger le lait dans la glacière puisqu’il n’avait pas de réfrigérateur, faute d’électricité.

« Vous avez pris votre petit déjeuner ? » demanda-t-il.

Mary lui répondit par l’affirmative.

« Tant mieux, dit-il avec ironie. Je cuisine plutôt mal. Je campe, ici, vous savez. »

Cette remarque aussi, il la regretta immédiatement.

Chaye, se morigéna-t-il, moins de sentimentalisme !

« Que c’est joli ! s’écria alors la jeune femme. Où est-ce que vous l’avez eu ?

– Ce jade ? C’est ce qu’il y a de curieux. Je l’ai trouvé. »

Elle tendit la main vers l’objet. « Je peux ?

– Je vous en prie », dit Peter.

Il étudia son visage tandis qu’elle saisissait le jade et le tenait au creux de ses mains, comme lui un peu plus tôt.

« Vous l’avez vraiment trouvé ?

– En fait, pas exactement, Mary. On me l’a donné.

– Qui donc ? Un ami ?

– Je n’en sais trop rien.

– C’est bizarre.

– Pas tant que ça. J’aimerais vous montrer le... donateur. Vous avez une minute ?

– Oui, bien sûr, dit la jeune femme. Mais il faudra nous presser. Maman met des pêches en conserve. »

Ils descendirent le versant, longèrent l’étable, traversèrent le ruisseau et passèrent dans le pré, qu’ils gravirent. Peter se

demandait s'ils allaient encore trouver la machine là-haut... à condition qu'elle *ait été* là.

Elle était là.

« Quel étrange appareil ! dit Mary.

– Je n'aurais pas mieux choisi mes mots, convint Peter.

– Qu'est-ce que c'est, monsieur Chaye ?

– Je l'ignore.

– Vous m'avez raconté qu'on vous avait donné ce jade. Vous ne vouliez tout de même pas dire que...

– Mais si. »

Ils s'approchèrent de la machine pour l'observer. Peter en nota de nouveau l'éclat, et éprouva de nouveau la sensation de voir au travers. Pas complètement, pas très loin, et mal, mais le métal, ou ce matériau qui l'évoquait, se laissait un peu percer, et cette particularité avait quelque chose d'inquiétant.

Mary se pencha pour faire courir ses doigts sur le dessus.

« Ça m'a tout l'air ordinaire, déclara-t-elle. Comme de la porcelaine ou... »

La machine cliqueta et un flacon apparut dans l'herbe.

« Pour vous, dit Peter.

– Pour moi ? »

Il ramassa et lui donna la petite bouteille, un vrai miracle de soufflage du verre aux reflets de kaléidoscope sous les feux du soleil estival.

« Du parfum, je pense », dit-il.

Elle ôta le bouchon.

« Exquis », dit-elle avant de lui tendre le flacon pour qu'il le hume à son tour.

Et, en effet, c'était exquis.

Elle le reboucha. « Mais enfin, monsieur Chaye...

– Je ne sais pas, dit Peter. Vraiment, je n'ai aucune idée de ce qui se passe.

– Vous ne voulez même pas émettre une hypothèse ? »

Il secoua la tête.

« Vous avez trouvé cette machine ici ? reprit-elle.

– Je me promenais...

– Et elle vous attendait là.

– En réalité... » L'objection qu'il s'apprêtait à faire lui parut soudain peu crédible. Au fond, il n'avait pas *trouvé* la machine : elle l'attendait bel et bien.

« J'ai raison, n'est-ce pas ? »

– Oui, je dois l'avouer. Il semble qu'elle m'attendait. »

Plutôt que lui, spécifiquement, elle attendait peut-être tout individu susceptible de passer par là. Mais elle avait patienté jusqu'au moment où on la découvrirait et où elle aurait enfin l'occasion d'accomplir sa fonction, quelle qu'elle soit.

L'évidence s'imposa à Peter Chaye : cet objet, quelqu'un l'avait sciemment laissé là.

Alors qu'il se tenait auprès de Mary Mallet, une fille de fermier, au sein de ce cadre familial fait d'herbe, d'arbres et de buissons, dans le concert des criquets qui accueillait la chaleur grandissante, un chœur ponctué par le tintement au loin d'une cloche de vache, l'idée le fit frissonner, hantée qu'elle était par la froideur et la noirceur de l'espace et du temps infinis. Il sentit alors se tendre vers lui, à le toucher, un appendice glacial, fasciné par la chaleur de l'humanité et de son berceau, la Terre.

« Rentrons », dit-il.

Ils redescendirent le pré et s'attardèrent un instant devant le portillon du jardin.

« On ne devrait pas avertir quelqu'un ? » demanda Mary.

Il secoua la tête. « Je veux y réfléchir d'abord.

– Et faire quelque chose ensuite ? »

– Il n'y a peut-être rien que l'on puisse ou que l'on doive faire. »

Il la regarda s'éloigner sur la route, puis il se détourna et rejoignit la maison.

Une fois la pelouse tondue, il bricola dans le parterre de fleurs. Les zinnias poussaient bien, mais les asters devaient souffrir d'une maladie quelconque. Et malgré ses efforts, les mauvaises herbes revenaient sans cesse à la charge pour étouffer les plantes.

Après le repas de midi, songea-t-il, j'irai pêcher. Pêcher me fera peut-être du...

Il chassa cette pensée.

Accroupi devant le parterre, il entreprit d'aérer la terre à l'aide de son déplantoir tout en pensant à la machine.

Il avait dit à Mary qu'il voulait y réfléchir, mais au fond, que retirer de cette histoire ? Quelqu'un avait laissé dans le pré de Peter Chaye un objet qui cliquetait et qui pondait un cadeau quand on le tapotait.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Pourquoi cette machine se trouvait-elle là ?

Pourquoi se comportait-elle de cette manière ?

Pour exprimer son plaisir ? Comme un chien qui remue la queue ?

Pour démontrer sa gratitude ? Parce qu'un être humain l'avait remarquée ?

Pour entamer une négociation ?

Pour témoigner son amitié ?

Pour poser un piège ?

Comment pouvait-elle savoir qu'il aurait vendu son âme au diable en échange d'un jade moitié moins beau que celui qu'elle lui avait offert ?

Comment pouvait-elle savoir qu'une jeune femme aimait le parfum ?

Il entendit des pas qui martelaient le sol, tourna la tête et vit Mary traverser la pelouse en courant.

Elle tomba à genoux près de lui et empoigna son bras à deux mains.

« Johnny l'a trouvée, dit-elle en haletant. J'ai couru tout du long. Johnny et le jeune Smith. Au retour de la pêche, ils ont coupé par votre pré...

– On aurait peut-être dû la signaler, dit Peter.

– Elle leur a aussi fait des cadeaux. Une canne à pêche neuve pour Johnny, une batte et un gant de baseball pour le petit Augie Smith.

– Oh, bon sang !

– Et maintenant ils en parlent à tout le monde.

– Peu importe. Enfin, je crois.

– Qu'est-ce que c'est que cette chose ? Vous disiez que vous n'en saviez rien. Mais vous devez avoir votre idée.

– Je pense qu'elle est extraterrestre », répondit Peter bien à contrecœur, gêné qu'il était de s'entendre exprimer l'idée qui le hantait. « Elle a un drôle d'aspect, qui ne ressemble à rien que j'aie vu ou lu. Et aucune de nos machines ne vous donnera quelque chose sous prétexte que vous posez la main dessus. Il faut mettre sa pièce. Non... elle ne vient pas de la Terre.

– De Mars, alors ?

– Non. Ni de ce système solaire. Rien ne nous donne à croire qu'une autre race intelligente y existe. Or, quels que soient les gens qui ont conçu cette machine, ils possèdent à n'en pas douter un haut degré d'intelligence.

– Alors... si elle ne vient pas de ce système solaire...

– D'une autre étoile.

– Mais les étoiles sont très éloignées ! » protesta-t-elle.

Très éloignées, oui, songea-t-il. À peine à portée de rêve. Éloignées, insensibles, indifférentes. Quant à cet objet... « Vous imaginez une machine à sous qui donnerait toujours le jackpot et ne demanderait jamais de pièce ? Ce serait de la folie, Mary. Cela prouve qu'elle n'est pas de cette Terre. Aucune machine terrienne, aucun inventeur terrien ne ferait un truc pareil.

– Les voisins vont accourir, dit la jeune femme.

– Je m'en doute. Ils vont venir chercher leurs cadeaux.

– Mais elle ne peut pas en contenir pour tout le monde. Elle n'est pas si grande. Il y avait juste la place à l'intérieur pour ce qu'elle a déjà donné.

– Mary, est-ce que Johnny voulait une nouvelle canne à pêche ?

– Il ne parlait que de ça.

– Et vous aimez le parfum ?

– Je n'en ai jamais eu de qualité. Juste du bon marché. » Elle eut un rire nerveux. « Et vous ? Vous aimez le jade ?

– Vous pourriez me considérer comme une sorte d'expert sur la question. C'est ma grande passion.

– Donc cette machine...

– ... exauce le plus cher désir de chacun.

– Effrayant », dit la jeune femme.

Il semblait bizarre d’imaginer quoi que ce soit d’effrayant par une telle journée : des nuages blancs à l’horizon, le ciel couleur de soie bleue pâle, un cadre ordinaire, aussi banal que la terre des champs de maïs.

Après le départ de Mary, Peter rentra dans la maison pour se préparer le repas de midi. Il le mangea assis à la fenêtre, pour regarder les voisins se réunir sur son pré. Ils venaient par deux ou trois, de toutes les directions, chacun depuis sa propre ferme ; délaissant leurs faneuses et leurs cultivateurs, ils abandonnaient le travail au beau milieu de la journée afin de voir l’étrange machine. Ils parlaient, piétinant les fourrés parmi lesquels il avait trouvé l’objet, et parfois leurs voix excitées lui parvenaient, mais il ne les comprenait pas, car la distance brouillait leurs paroles.

D’une autre étoile, avait-il dit. D’un endroit, là-haut.

Et si c’est un rêve, songea-t-il encore, j’ai bien le droit de le faire.

Astucieux, comme premier contact !

Qu’un extraterrestre débarque et les femmes s’enfuiraient en hurlant tandis que les hommes courraient chercher leurs fusils. Ce serait l’enfer.

Une machine... c’était une toute autre histoire. Elle était un peu différente ? Elle se comportait un peu bizarrement ? Ça restait une machine. On pouvait la comprendre.

Et si elle donnait des cadeaux, tant mieux !

Après le repas de midi, il sortit sur son perron et les voisins affluèrent pour lui montrer ce que la machine leur avait offert. Ils s’assirent à la ronde afin d’en causer — et si tous paraissaient excités et perplexes, pas un ne semblait inquiet.

Parmi les cadeaux, il y avait des montres-bracelets, des luminaires, des machines à écrire, des presse-fruits, des couverts, des coffrets en argent, des rouleaux de draperie, des chaussures, des carabines, des ciseaux de sculpteur, des serre-livres, des cravates et bien d’autres articles. Un jeune avait reçu une douzaine de pièges à putois ; un autre, une bicyclette.

Une boîte de Pandore moderne, se dit Peter. Fabriquée par une intelligence étrangère et déposée sur Terre.

La nouvelle devait se répandre, car les gens arrivaient en voiture, désormais. Certains se rangeaient sur le bas-côté de la route et descendaient sur le pré, d'autres déboulaient dans sa cour et se garaient là sans même prendre la peine de lui demander sa permission.

Au bout d'un moment, ils revenaient chargés de butin et s'en repartaient. Dans le pré, il y avait foule. Pour Peter, la scène évoquait un marché ou un carnaval de village.

Quand l'heure de la traite sonna, ils avaient tous disparu, même les voisins passés lui toucher un mot et lui montrer ce qu'ils avaient eu. Il quitta donc la maison et escalada le pré.

La machine, qui n'avait pas bougé d'un pouce, construisait une plateforme de trois mètres sur quatre, telle la fondation d'un édifice, horizontale par rapport à la pente. Bâtie d'une pierre qui ressemblait au marbre, elle se prolongeait par un perron dont les degrés, taillés dans le même matériau, s'enfonçaient dans le sol.

Peter s'assit sur une souche à proximité et contempla le paysage. Il le trouva plus beau et plus paisible que jamais et il resta là, satisfait, pour s'imprégner du calme de la soirée.

Le soleil était couché depuis moins d'une demi-heure. Le ciel à l'ouest était d'un jaune citron délicat qui tirait sur le vert, rehaussé ici et là des touches roses des nuages errants, tandis qu'à l'horizon la brume bleutée du crépuscule, plus foncée sur les bords, noyait la terre. Les chants d'oiseau ruisselaient sur les haies et les bosquets, accompagnés d'un froufrou d'ailes d'hirondelle.

La Terre, songeait-il. Si tranquille dans son humanité. Un paysage façonné par les agriculteurs. Une Terre de pruniers en fleurs, de granges fièrement peintes en rouge, de rangées de maïs aussi droites que des canons de fusil.

Depuis des millions d'années, cette planète vivait sa vie, sans la moindre interférence extérieure ; peuplé, fertile, ce petit coin de la Galaxie menait une existence modeste.

Et maintenant ?

Maintenant, enfin, une interférence s'était produite.

Maintenant, enfin, quelqu'un ou quelque chose avait débarqué dans ce petit coin de la Galaxie, et la Terre n'était plus seule.

Pour lui, peu importait. Du point de vue physique, comme il le savait, rien ne pouvait changer ce qui l'attendait. Tout ce qui lui restait, c'était l'éclat du matin, et la paix du soir. Et de ces deux moments, ainsi que de chaque heure encore à vivre, il avait la ferme intention d'extraire les derniers suc.

Mais pour les autres, cela importerait. Pour Mary Mallet et son frère Johnny, pour le petit Smith qui avait eu sa batte et son gant de baseball, pour les dizaines, les centaines de personnes venues voir son pré et pour les millions d'autres qui n'y avaient jamais posé le pied ni n'en avaient jamais entendu parler.

Ici, dans cet endroit isolé au milieu des champs de maïs, se jouait, sans drame aucun, le drame le plus incroyable que la Terre ait jamais connu. Ici, c'était le pivot.

« Que voulez-vous de nous ? » demanda-t-il la machine.

Il ne reçut aucune réponse.

D'ailleurs il n'en espérait pas.

Il resta là, à regarder les ombres s'épaissir et les lumières s'allumer dans les fermes qui ponctuaient le paysage. Des chiens aboyaient au loin, d'autres leur répondaient, et les cloches de vache qui tintaient dans les collines évoquaient l'appel aux vêpres.

Lorsqu'il n'y vit plus goutte, il rentra à pas lents.

Dans la cuisine, il trouva une lampe à pétrole, enflamma la mèche, et vit à la pendule qu'il était presque neuf heures. Le bulletin d'informations allait commencer.

Peter passa dans le salon, alluma la radio et s'assit dans la pénombre.

Il y avait de bonnes nouvelles.

Aucun décès dû à la polio n'était survenu dans l'État ce jour-là, et un seul nouveau cas s'était déclaré.

« Il est encore trop tôt pour espérer, dit le présentateur, mais il s'agit sans conteste de la première véritable accalmie dans cette épidémie. Au moment où je vous parle, il y a plus de vingt

heures qu'on n'a signalé aucun nouveau cas. Le directeur de l'Institut de la santé publique de l'État... »

Il entreprit de lire la déclaration qui, comme souvent dans ces communications officielles, ne disait pas grand-chose de précis.

C'était la première fois depuis près de trois semaines, en tout cas, qu'on ne rapportait aucun décès dû à la polio. « En dépit de la tournure des événements, poursuivit l'homme, il faut toujours du personnel de santé. Si vous êtes infirmière, pouvez-vous appeler ce numéro ? On a besoin de vous. »

Il reparla ensuite d'une mise en accusation possible, sans rien ajouter de nouveau, lut les prévisions météo, et évoqua le procès Emmett, pour meurtre, qui venait d'être repoussé d'un mois.

« Nous recevons une dépêche, ajouta-t-il. Laissez-moi en prendre connaissance... »

On entendit un bruissement de papier et un halètement.

« Le shérif Joe Burns viendrait d'apprendre l'atterrissage d'une soucoupe volante sur la ferme de Peter Chaye près de la propriété Mallet. Nul ne semble savoir grand-chose à ce sujet. Selon un témoin, elle aurait été découverte ce matin, sans que personne ne songe à prévenir le shérif. Je rappelle qu'il s'agit là d'une dépêche. Nous n'avons pas vérifié cette information. Le shérif est en route pour le lieu de l'incident. Sitôt que nous en saurons davantage, nous vous tiendrons au courant. Gardez votre poste réglé sur cette fré... »

Peter se leva, éteignit la radio, alla chercher la lampe dans la cuisine, la plaça sur sa table et s'assit pour attendre Joe Burns.

Il n'eut pas longtemps à patienter.

« Les gens disent que cette soucoupe volante s'est posée sur vos terres, dit son visiteur.

– Je ne sais pas s'il s'agit d'une soucoupe volante, shérif.

– De quoi s'agit-il, alors ?

– Je l'ignore.

– Les gens racontent qu'elle distribue des cadeaux, dit Joe Burns avec un sourire ironique.

– C'est le cas, oui.

– Si c'est un truc publicitaire qui ne tient pas debout, je peux vous promettre que quelqu'un va me le payer.

– Je suis certain que ce n'en est pas un.

– Pourquoi ne pas m'avoir averti tout de suite ? Qu'est-ce qui vous prend de cacher une chose pareille ?

– Je n'ai pas pensé à vous avertir. Loin de moi l'idée de cacher quoi que ce soit.

– Vous êtes nouveau par ici, hein ? Je ne me rappelle pas vous avoir vu auparavant. Je croyais connaître tout le monde dans le coin.

– Je suis là depuis trois mois.

– Les gens me disent que vous n'exploitez pas les terres. Que vous n'avez pas de famille. Que vous vivez seul, sans rien faire.

– C'est exact. »

Le shérif attendit l'explication, mais Peter ne lui en donna aucune. L'autre le toisa d'un air soupçonneux dans la chiche lueur de la lampe.

« Vous pouvez me la montrer, cette soucoupe volante ? »

Il en avait un peu marre de Joe Burns. « Je peux vous indiquer comment la trouver. Longez la grange, traversez le ruisseau...

– Pourquoi ne pas venir avec nous, Chaye ?

– Shérif, j'étais en train de vous expliquer la façon de la trouver. Vous ne voulez pas que je continue ?

– Si, bien sûr. Mais pourquoi...

– Je l'ai déjà vue deux fois. Et il y a eu foule ici toute l'après-midi.

– D'accord, d'accord. Indiquez-moi le chemin. »

Il s'exécuta et l'autre s'en alla, suivi de ses deux adjoints.

Le téléphone sonna.

Peter décrocha. C'était la station de radio qu'il écoutait à l'instant.

« Alors, dit le présentateur, il paraît que vous avez une soucoupe, là-bas ?

– Je ne crois pas, non. Mais j'ai quelque chose, c'est clair. Le shérif est parti y jeter un coup d'œil.

– On veut vous envoyer notre équipe télé, mais on doit être sûrs de notre coup. Ça ne vous dérangerait pas ?

- Je n’y vois aucun inconvénient.
- Vous êtes sûr que vous avez quelque chose ?
- Puisque je vous le dis.
- Et si vous m’expliquiez un peu... »

Un quart d’heure plus tard, il raccrochait.

L’appareil sonna de nouveau.

C’était l’agence Associated Press. Son correspondant se montra prudent et sceptique.

« Qu’est-ce que c’est que cette histoire de soucoupe ? »

Dix minutes plus tard, Peter raccrochait.

La sonnerie du téléphone retentit presque aussitôt.

« McClelland, du *Tribune*, dit une voix blasée. On m’en a raconté une bien bonne... »

Cinq minutes. Encore un coup de fil. L’United Press.

« Paraît que z’avez une soucoupe. Et des petits hommes verts, aussi ? »

Un quart d’heure.

Cette fois, ce fut un citoyen furibard qui l’appela.

« J’entends à la radio que vous avez une soucoupe chez vous. C’est quoi, la blague ? Vous savez que les soucoupes volantes, ça n’existe... »

– Juste une seconde, monsieur », dit Peter.

Il lâcha le combiné, alla dans la cuisine, trouva une paire de sécateurs et revint. À l’autre bout du fil, l’énergumène continuait de l’enguirlander — d’une voix spectrale dans le combiné qui se balançait au bout de son cordon.

Peter sortit, localisa la ligne et la sectionna proprement. Lorsqu’il rentra dans la maison, la voix s’était tue. Il replaça le combiné sur son berceau.

Puis il verrouilla sa porte et alla se coucher.

Une fois au lit, il ne trouva pas le sommeil tout de suite. Enfoui sous ses couvertures, le regard perdu dans le noir, il tâcha d’endiguer le torrent de spéculations qui lui balayait le cerveau.

Il était parti se balader au petit matin et il avait découvert une machine. Il avait posé la main dessus et elle lui avait fait

un cadeau. Par la suite, elle avait fait d'autres cadeaux à d'autres personnes.

« Une machine est venue, porteuse d'offrandes », dit-il dans l'obscurité.

Un premier contact aussi futé que bien exécuté.

On se présentait sous une forme connue, banale. Devant cette apparence, les gens n'avaient pas peur et ils pouvaient même se sentir supérieurs.

À la familiarité, on ajoutait la convivialité — qu'y avait-il de plus convivial que faire un cadeau ?

Au fond, à quoi se trouvait-on confronté ?

Un missionnaire ?

Un négociant ?

Un diplomate ?

Ou une simple machine ?

Un espion ? Un aventurier ? Un enquêteur ? Un arpenteur ?

Un médecin ? Un avocat ? Un chef indien ?

Et pourquoi avoir choisi cet endroit entre tous, cette terre agricole à l'abandon — son pré, sa ferme — pour se poser ?

Et le but ?

Quel était le but, presque inévitable, des extraterrestres de fiction qui ne cessaient d'envahir la Terre ?

La conquête, bien sûr. Sinon par la force, du moins par l'infiltration, ou par la persuasion et l'obligation amicales. La conquête de la Terre, mais aussi de la race humaine.

Le journaliste de la station de radio s'était montré excité, celui de l'Associated Press indigné, celui du *Tribune* blasé et celui de l'United désinvolte. Mais le simple citoyen qui s'était manifesté avait exprimé sa colère. On lui racontait encore une fois des craques sur les soucoupes volantes et il n'en pouvait plus.

Cet homme était en colère parce qu'il voulait garder son monde intact. Il ne voulait pas d'interférence. Il avait assez de soucis sans la soucoupe : faire son travail, gagner sa vie, s'entendre avec ses voisins, s'inquiéter de la polio.

Pourtant, le présentateur de la radio avait bien dit que la situation s'améliorait un peu sur le plan de l'épidémie : un seul

nouveau cas, aucune nouvelle victime. Et cela valait mieux, car la polio n'apportait que la terreur, et la mort, et la souffrance.

Peter songea soudain qu'il n'avait pas eu mal, ce jour-là.

Pour la première fois depuis des semaines.

Immobile sous les couvertures, il s'étudia en pensée. Il connaissait l'endroit où la douleur était tapie, le point précis qu'elle hantait. Et si elle se manifestait, maintenant qu'il y avait pensé ?

Mais elle restait absente.

Il attendit qu'elle sorte de sa cachette pour le punir. Elle ne vint pas. En pensée, il la défia et la railla, afin de l'attirer. Elle déjoua son stratagème.

Il se détendit. Pour l'instant, il n'avait rien à craindre. Mais il ne profiterait guère de ce répit. La douleur était là. Elle prenait son temps. Elle attendait son heure. Le moment venu, elle resurgirait.

Ivre de joie, il s'abandonna avec délices à la perspective d'une existence dépourvue de souffrance. Chassant de ses pensées l'avenir et la menace qu'il recelait, Peter écouta la maison : les solives se tassaient en faisant craquer les lames du plancher, la brise estivale raclait le revêtement extérieur dégradé par les intempéries, la branche de l'ormeau tapotait sur le toit de la cuisine.

Un autre bruit se mêla au concert. On frappait à la porte.
« Chaye ! Chaye, vous êtes là ?

– J'arrive ! » lança-t-il.

Il dénicha ses pantoufles, les chaussa, et gagna la porte d'entrée. Dehors, le shérif et ses adjoints l'attendaient.

« Allumez la lampe, dit Joe Burns.

– Vous avez de quoi ?

– Oui, tenez. »

À tâtons dans le noir, Peter localisa la main du shérif, qui tenait une pochette d'allumettes.

Il repéra la table, passa sa main sur son plateau, trouva la lampe, l'alluma et toisa son visiteur par-dessus le meuble.

« Chaye, dit le shérif, la machine construit quelque chose.

– Je sais.

- Qu'est-ce que c'est que ce gag ?
- Ce n'est pas un gag.
- Elle m'a donné ça. » Joe Burns jeta l'objet sur la table.
- « Un pistolet ? fit Peter.
- Vous en avez déjà vu de pareil ? »

Si l'arme faisait à peu près la taille d'un .45, la gâchette brillait par son absence, le canon s'évasait au bout, et le tout était moulé dans un matériau blanc translucide.

Peter le ramassa et constata que l'objet ne pesait pas plus de deux cents grammes.

« Non, dit-il. Non, je n'ai jamais rien vu de pareil. » Il le reposa sur la table, avec précaution. « Il fonctionne ?

- Oui, dit le shérif. Je l'ai essayé sur votre étable.
- Il n'y a plus d'étable, dit l'un des adjoints.
- Pas de détonation, pas d'éclair, rien.
- Et plus d'étable », répéta l'adjoint, comme obsédé.

Une voiture pénétra dans la cour.

« Va voir qui est là », dit Joe Burns.

L'autre adjoint sortit.

« Il y a quelque chose qui m'échappe, reprit le shérif. On m'a parlé d'une soucoupe volante, mais je ne crois pas que votre truc soit une soucoupe. On dirait une simple boîte.

– C'est une machine. »

Des pas décidés résonnèrent sur la véranda et un groupe d'hommes passa la porte.

« Des journalistes, dit l'adjoint qui était sorti voir de quoi il retournait.

– Je n'ai aucun commentaire, les gars », dit le shérif.

L'un des arrivants dévisagea Peter. « C'est vous, Chaye ?

– Oui.

– Hoskins, du *Tribune*. Lui, c'est Johnson, de l'United. Et le type à l'air idiot, là-bas, c'est Langly, un photographe. Ne faites pas attention à lui. » Il tapa Peter dans le dos. « Alors, quel effet ça fait de se retrouver au cœur du plus gros scoop du siècle ? Génial, hein, fiston ?

– On ne bouge plus », dit Langly. Un flash crépita.

« Je dois me servir du téléphone, dit Johnson. Où est-ce que vous l'avez ?

– Là. Mais il ne marche pas.

– Comment ça se fait ?

– J'ai coupé le câble.

– Coupé le câble ! Vous êtes fou, Chaye ?

– Je recevais beaucoup trop d'appels.

– C'est quand même une drôle d'idée, dit Hoskins.

– Je vous répare ça, proposa Langly. Quelqu'un aurait des pinces ?

– Une minute, les gars, dit le shérif.

– Dépêchez-vous de passer un pantalon, dit Hoskins à Peter. Il nous faut votre photo sur les lieux. Debout, le pied dessus, comme un type qui vient de tuer un éléphant.

– Écoutez-moi tous, dit Joe Burns.

– Qu'est-ce qu'il y a, shérif ?

– Ce qui passe se ici, c'est important. Mettez-vous bien ça dans le crâne. Vous ne pouvez pas le prendre à la légère.

– Bien sûr que non, dit Hoskins. Si on est là, c'est pour les millions de gens qui attendent des nouvelles en retenant leur souffle.

– Voilà des pinces ! lança quelqu'un.

– Je m'occupe de ce téléphone, dit Langly.

– Qu'est-ce qu'on trafique ici ? demanda Hoskins. Allons voir sur place.

– Je dois passer un coup de fil, répondit Johnson.

– Allons, les gars, fit Joe Burns. Attendez un...

– Ça ressemble à quoi, shérif ? Une soucoupe ? Quelle taille ? Elle cliquète, elle fait du bruit ? Hé ! Langly, prends le shérif en photo.

– Une minute ! cria l'autre de dehors. Je répare le câble. »

De nouveaux bruits de pas retentirent sur la véranda. Une tête passa par la porte.

« On est l'équipe télé. C'est ici ? Comment on va à la soucoupe ? »

Le téléphone sonna.

Johnson décrocha.

« Pour vous, shérif. »

Joe Burns traversa la pièce d'une démarche pesante. Tout le monde tendit l'oreille.

« Oui, c'est le shérif Burns... Ça, il y a quelque chose, c'est clair... Oui, je l'ai vu de mes yeux... Non, bien sûr, je ne sais pas ce que c'est... Oui, je comprends... Oui... Oui, monsieur. Je m'en occupe, monsieur. »

Il raccrocha le combiné et se retourna pour leur faire face.

« C'étaient les renseignements militaires. Personne ne va là-bas. Personne ne quitte cette maison. Cet endroit est une zone interdite à partir de maintenant. » Il les regarda tour à tour d'un air féroce. « Ce sont les ordres.

– Ah, flûte ! dit Hoskins.

– Après la route que je me suis tapée ? geignit le type de la télé. Pas question que je sois venu pour...

– Ce n'est pas moi qui les donne, ces ordres, répliqua Joe Burns. C'est l'oncle Sam. Calmez-vous, les gars. »

Peter passa dans la cuisine, ranima le fourneau et posa la bouilloire dessus.

« Vous trouverez du café là, dit-il à Langly. Je vais m'habiller. »

La nuit passa lentement. Hoskins et Johnson usèrent du téléphone pour transmettre les informations qu'ils avaient notées au stylo, en signes cabalistiques, sur des feuilles de papier pliées en quatre. Après avoir discuté pied à pied avec Joe Burns, Langly obtint la permission de partir, avec ses photos. Le shérif faisait les cent pas dans la pièce.

La radio braillait. Le téléphone supportait vaillamment les manipulations sans douceur de son combiné. On buvait du café. On écrasait les cigarettes par terre. D'autres reporters arrivèrent et, une fois prévenus par le shérif, se mirent en devoir de patienter.

Une bouteille passait à la ronde. Quelqu'un proposa une partie de poker, mais personne ne mordit à l'hameçon.

Peter sortit chercher une brassée de bois. Les étoiles et le silence l'accueillirent.

Il jeta un coup d'œil vers le haut du pré, sans rien voir. Il scruta aussi l'emplacement de la grange, mais il faisait trop sombre pour discerner si l'édifice s'y trouvait ou non.

Une veillée funèbre ou la dernière heure d'obscurité avant l'aube nouvelle — la plus belle, la plus éclatante qu'aurait vue l'humanité durant toutes ses années d'efforts ?

La machine bâtissait quelque chose, là-bas, dans le noir.

Mais quoi ?

Un autel ?

Un comptoir commercial ?

Une mission ?

Une ambassade ?

Un fortin ?

Il n'y avait aucun moyen de le savoir avec certitude.

Quoi qu'elle puisse construire, il s'agissait du premier avant-poste connu d'une autre race sur la planète Terre.

Il rapporta le bois dans la maison.

« Ils envoient des troupes, lui apprit le shérif.

– Rataplan, rataplan ! » lança Hoskins du *Tribune*, pince-sans-rire, une cigarette au bec.

« C'est la radio qui l'a annoncé. Ils ont mobilisé la Garde nationale. »

Johnson se joignit à son confrère pour imiter le tambour.

« Vous feriez mieux de rabattre votre caquet devant les soldats, dit Joe Burns, ou ils vous fourreront une baïonnette dans... »

Hoskins imita une sonnerie de clairon. L'autre empoigna deux cuillères pour marteler la table sur un rythme de galop.

« V'là la cavalerie ! s'écria le journaliste du *Tribune*. Bon sang, les gars, on est sauvés !

– Vous pourriez arrêter les enfantillages ? » demanda une voix lasse.

Ils passèrent le reste de la nuit à boire du café et à fumer, sans beaucoup parler.

La station cessa d'émettre pour la nuit. Quelqu'un tourna le bouton afin d'en localiser une autre, mais les piles étaient trop usées. Peter finit par éteindre le poste.

Le téléphone ne sonnait plus depuis un long moment.